

LA JUNGLE MAUDITE

À LA FIN DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE, mon père, directeur de plantation, retourne au Viêtname, missionné par sa société pour reprendre en main les plantations de caoutchouc d'Indochine après le départ des Japonais. J'ai trois ans, ma mère, mon frère, ma sœur et moi prenons de Marseille le bateau des Messageries maritimes pour rejoindre Saïgon. À notre arrivée, nos parents décident de nous mettre en pension à Dalat car la vie devient dangereuse sur les plantations. Ce sont les débuts de la guerre d'Indochine.

Chaque début d'année scolaire, pour rejoindre notre pension, nous partons pour Dalat avec ma mère par convoi militaire, qui est formé à Biên Hòa. En tête une automitrailleuse, suivie de la jeep du chef de convoi. Une année, notre voiture étant en panne, nous gagnons Dalat dans un camion de riz. À l'endroit où la route commence à monter vers les hauteurs de Dalat, le convoi ralentit et s'arrête. Un adjudant, fusil-mitrailleur à la main, nous ordonne de sortir et de nous cacher dans les fourrés. À l'avant, un camion militaire est renversé sur le bas-côté.

Un légionnaire explique à l'adjudant qu'il y a eu une attaque quelque trente minutes avant. Pendant que nous restons terrés dans les fourrés, les militaires fouillent les abords de la route. Puis nous font remonter dans le camion. Ils hissent un brancard sur lequel un jeune soldat français râle de douleur. Il meurt avant l'arrivée à Dalat. J'ai sept ans, pour la première fois de ma vie je vois quelqu'un mourir, et je ne comprends pas bien.

Le Couvent des Oiseaux se situe sur les hauteurs de Dalat, dans un grand parc de conifères. Les élèves comme les sœurs sont françaises et vietnamiennes. Dès la maternelle nous étudions selon la méthode du père Castor. Quand vient l'« année des abeilles », notre cahier est en forme de ruche, la reine est évidemment une religieuse et nous, élèves, sommes les ouvrières. La nuit, à travers les fenêtres du dortoir, nous apercevons parfois une panthère noire qui nous fixe. C'est une des raisons pour lesquelles nous n'avons pas le droit de sortir dans le parc le soir. J'ai peur et en même temps je suis très excitée, parce que je n'avais encore jamais vu de panthère : ma connaissance des animaux s'arrête au *Livre de la jungle*.

Au moment des grandes vacances, ma mère vient nous chercher pour nous conduire à la plantation. L'été 1950, mon père dirige celle de Krek, au Cambodge. C'est l'année où ma sœur doit faire sa communion solennelle. À notre arrivée, ma mère organise une fête pour l'occasion.

La maison se trouve à la lisière de la jungle. Construite dans le style des années 40, elle dispose d'un étage,

avec des terrasses grillagées pour parer aux éventuelles attaques des Viêt-minhs. Le parc est magnifique : frangipaniens, arbustes tropicaux, hibiscus, orchidées, côtoient des arbres précieux tels que tecks et acajous. Dans la journée, des oiseaux de paradis, des papillons de toutes les couleurs se partagent le parc. Ils cohabitent tranquillement avec Arthur, notre éléphant, qui nous emmène souvent faire le tour de la plantation ; ainsi qu'avec une biche et son faon, offerts par nos parents pour les vacances. Le soir, des animaux sauvages viennent boire dans le grand bassin où flottent des lotus, devant la maison. Quand la nuit tombe, les bruits de la jungle et ceux des armes s'entremêlent. La guerre est tout près. Une guerre insidieuse menée par les Issaraks et encadrée par le Viêt-minh, qui aboutira à l'indépendance du Cambodge en 1953. Chaque soir, mes parents transforment leur chambre en arsenal. Les grenades sur la table de chevet. La nuit, nous sommes gardés par des Cambodgiens en armes. La plantation de Krek est immense : quatre mille saineurs y travaillent. Ce sont des Vietnamiens, ils sont infiltrés par la propagande viêt-minh. Pendant les vacances je passe mon temps au village de Krek à jouer avec des Cambodgiens de mon âge, nous allons attraper des grenouilles dans les rizières. Avant notre coucher, mon père nous lit le *Livre de la jungle*. Un soir on entend une explosion, puis le barrissement d'Arthur, enfin c'est le silence. Mon père interrompt sa lecture, se précipite dans sa chambre en nous disant de nous cacher sous le lit et revient avec deux grenades à la main.

Au bout d'une heure, tout semble redevenu normal. Il continue à nous lire Kipling.

Le 12 août 1950, nous prenons la route pour la plantation de Chup, à 30 kilomètres, faisant une halte en chemin à l'aéroport pour aller chercher un couple d'amis de ma mère, qui arrivent de Saïgon et doivent passer une semaine de vacances chez mes parents. Un cocktail est donné le soir même au « cercle » par le directeur de la plantation de Chup, chez qui nous sommes supposés dormir. Tout le monde se prépare à la fête des planteurs, prévue le lendemain au cercle. Étant donné l'insécurité ambiante, mes parents préfèrent nous emmener au cocktail avec eux plutôt que de nous laisser chez le directeur. Arrivés au cercle, nous nous précipitons dans la piscine. Vers 18 heures, ma mère nous appelle : « Monique et toi, mettez les robes que je vous ai apportées. » J'enfile cette jolie petite robe rose à smocks achetée à Saïgon, rue Catinat. Il fait déjà nuit. Le cercle est la seule source de lumière dans l'obscurité inquiétante de la forêt d'hévéas. Dans la bibliothèque et la salle de billard les adultes discutent, sur un fond sonore de swing. Les domestiques en tenue blanche et en gants blancs dressent le buffet : champagne, whisky, cocktail Bellini à base de champagne et de pêche, très en vogue à l'époque, petits-fours... Arrivent alors les autres invités. La plupart des femmes, élégantes, arborent des robes « New Look » achetées à Saïgon. Dans le fumoir-bibliothèque, les hommes entre eux parlent de l'insécurité, puis, comme pour conjurer le sort, le directeur de la plantation

lance : « Boy, mets un be-bop ! » Il ouvre le bal avec l'une des plus belles jeunes femmes de la soirée. Ses longs cheveux blond cendré balaient langoureusement l'épaule de son partenaire qui lui enserre fermement la taille. Les couples se forment. Les hommes sont presque tous vêtus de costumes en tussor beige, les effluves de *Vol de nuit* de Guerlain et du dernier parfum Patou se mêlent aux senteurs du jasmin. Vers 22 heures, les boys ôtent les tables du buffet et disposent des chaises sous la véranda. Un écran est dressé. Je m'assois par terre au premier rang, car on nous a promis un film. On éteint toutes les lumières, le cercle est plongé dans l'obscurité. Alors apparaissent les premières images d'un documentaire sur les ruines d'Angkor. Bouddhas, apsaras, se détachent au milieu des amas de pierres entremêlées de racines et de lianes. Accompagnées d'un nocturne de Chopin et d'extraits d'*Un pèlerin d'Angkor* de Pierre Loti : « La forêt, toujours la forêt, et toujours son ombre, son oppression souveraine. On la sent hostile, meurtrière, couvant de la fièvre et de la mort ; à la fin, on voudrait s'en évader, elle emprisonne, elle épouvante... » Puis les lumières se rallument, on change de bobine, chez les enfants on s'impatiente. Le noir revient et, très vite, sur un air d'harmonica, le générique, un cow-boy et le titre : *La Dernière Cartouche*. Soudain l'écran vacille. Une série de claquements et d'éclairs rouges déchirent la nuit. Des détonations sèches et un tir nourri de fusils-mitrailleurs couvrent tout autre son. Le projecteur s'éteint. Les coups de feu se rapprochent. Les plus alarmants viennent de